

## LES NORMALIENS AUX ÉTATS-UNIS EN 2010

par Pierre Force (1978 I)

**[à paraître dans le supplément quinquennal 2010 de *L'Archicube. Revue de l'Association des anciens élèves, élèves et amis de l'École normale supérieure* —ne pas citer sans la permission de l'auteur]**

Qui sont les normaliens aux États-Unis aujourd'hui, et que font-ils ? A la demande de l'Association des anciens élèves, élèves et amis de l'École normale supérieure, j'ai enquêté pour répondre à cette question. En février 2009, je me suis adressé directement par e-mail à une soixantaine de normaliens littéraires et scientifiques exerçant une activité professionnelle aux États-Unis, et j'ai reçu 39 réponses. L'enquête concernait exclusivement ceux qui ont fait le choix d'une carrière aux États-Unis : je n'ai donc écrit ni aux doctorants ni aux post-doctorants, quoiqu'ils soient assez nombreux, tant en lettres qu'en sciences. Les questions posées étaient peu nombreuses et délibérément vastes. J'ai demandé à chacun de décrire son parcours professionnel, ses responsabilités actuelles et, le cas échéant, son domaine de recherche. J'ai aussi encouragé des réflexions plus personnelles avec deux questions : 1) Pourquoi avez-vous choisi les États-Unis ? 2) Êtes-vous satisfait(e) de ce choix ?

Les réponses reçues varient considérablement quant à la longueur (de deux lignes à deux pages) mais elles sont généralement précises et circonstanciées. Il n'est pas possible dans les limites de cet article de les reproduire in extenso. Je vais tenter d'en donner ici une synthèse, qui vaudra comme une ébauche de portrait intellectuel et professionnel de la communauté normalienne aux États-Unis.

### OÙ SONT-ILS ? QUE FONT-ILS ?

D'après l'annuaire 2008 de l'AAEENS, 157 normaliens résident actuellement aux États-Unis, ce qui fait d'eux le groupe le plus important hors de France. A titre de comparaison, il y a 75 normaliens en Grande-Bretagne, 55 en Allemagne, 43 en Suisse, 42 en Italie, et 34 en Belgique. Ces chiffres sont probablement un peu inférieurs à la réalité, puisque l'Association ne possède pas l'adresse de la totalité des archicubes. On trouve des normaliens un peu partout aux États-Unis, y compris dans l'Illinois, au Texas, en Géorgie, en Caroline du Sud, dans le Colorado, le Kansas, le Michigan, et l'Arizona, même si la grande majorité d'entre eux résident sur la Côte Est et en Californie. Il serait très exagéré de parler de fuite des cerveaux, puisque les normaliens des États-Unis représentent moins de 2% du total des archicubes répertoriés dans l'annuaire. On a cependant affaire à un groupe de dimension respectable.

## LES NORMALIENS AUX ÉTATS-UNIS EN 2010

Un petit nombre d'archicubes travaillent dans le secteur privé. Renaud Dutreil (1981 l) est président de la filiale américaine du groupe LVMH depuis 2008. Il a été auparavant député de l'Aisne (1994-2007) et de la Marne (2007-2008), ainsi que ministre de la fonction publique (gouvernement Raffarin) et ministre des PME (gouvernement Villepin). Jérôme Denis (1978 s), recruté par Schlumberger à la sortie de l'École, a rejoint l'équipe de recherche du groupe à Austin (Texas) au début du boom d'Internet et s'est occupé des premiers systèmes destinés à sécuriser les communications internes des entreprises. Il est aujourd'hui directeur du marketing de Gemalto, multinationale spécialisée dans la sécurité numérique, et qui fabrique entre autres les puces de billetterie électronique utilisées dans les transports en commun à Pékin, Guangzhou, Chongqing, Chengdu, Santiago-du-Chili, Londres et Paris (passe Navigo). Laurent Liscia (1982 l), co-fondateur des sociétés Webmotion et Traackr, est aujourd'hui directeur d'OASIS, consortium à but non-lucratif qui promeut l'utilisation de standards ouverts en informatique. Françoise Tourniaire (1978 s), après avoir obtenu un doctorat en didactique des mathématiques à Berkeley, s'est établie en Californie comme consultante et aide les sociétés de technologie à gérer leurs centres de support technique. Raphaël Douady (1978 s), après avoir fait de la recherche en mathématiques pures et appliquées au CNRS, a fondé avec quelques amis la société Riskdata, spécialisée dans l'application de modèles mathématiques à la gestion des risques financiers. La société, qui a pour clients principaux des *hedge funds* et des fonds de pension, emploie aujourd'hui une cinquantaine de personnes et possède des bureaux à New York, Londres, Paris et Moscou. En tant que directeur de la recherche, Douady passe environ la moitié de son temps à New York. Jean-Marie Lapeyre (1993 s), ingénieur en chef du corps des mines, après sept ans au Ministère des finances où il a conçu la mise en place de la télé-déclaration de l'impôt sur le revenu, est passé en 2007 chez General Motors, où il est directeur des systèmes d'intégration informatique globale et directeur des systèmes de gestion d'identité et de contrôle d'accès mondiaux. Optimiste malgré la crise grave que connaît le secteur automobile, il décrit son « saut de la fonction publique française vers une multinationale américaine dans un secteur ultra-concurrentiel » comme « une incroyable opportunité de carrière et d'ouverture culturelle, » et ajoute que le secteur « est en pleine transformation, avec la troisième génération de voitures électriques en phase de pré-production. » Les normaliens dans le secteur privé franchissent souvent l'Atlantique dans les deux sens. Laurent Alt (1983 s) a dirigé pendant un an et demi l'équipe de recherche et développement de SpaceClaim, *start-up* en informatique de la région de Boston, mais il est retourné récemment en France « la crise ayant assombri les perspectives de business et [sa] demande de *green card* [titre de séjour] n'avancant pas. » Jean-Paul Kress (1985 s), après avoir travaillé aux États-Unis et au Danemark

## LES NORMALIENS AUX ÉTATS-UNIS EN 2010

pour la société pharmaceutique Abbott, est passé chez US Gilead Sciences, société de recherche en biopharmacie basée à San Francisco, et dirige à présent Gilead France.

Les carrières dans le privé sont cependant l'exception. La plupart des normaliens des États-Unis sont, comme leurs camarades français, universitaires. L'éventail des disciplines représentées est très large. On trouve un contingent assez important de mathématiciens : notamment Joël Bellaïche (1993 s) professeur à Brandeis, spécialisé dans la théorie des nombres et la géométrie algébrique ; Francis Bonahon (1974 s) professeur à l'Université de Californie du Sud, qui travaille sur la topologie et la géométrie ; Julien Dubédat (1998 s), maître de conférences à Columbia, spécialiste de probabilités et de physique mathématique ; Éric Darve (1992 s), maître de conférences en ingénierie mécanique à Stanford ; et Denis Auroux (1993 s), professeur au MIT, dont les travaux portent sur la topologie symplectique et la symétrie miroir. Je n'ai repéré presque aucun physicien ou biologiste. D'après des collègues dans ces disciplines consultés à ITC et à Rockefeller University, les archicubes physiciens et biologistes sont assez nombreux aux États-Unis au niveau doctoral et postdoctoral, mais presque tous reviennent ensuite en Europe pour diriger des laboratoires de recherche, car l'argent public est relativement abondant dans ces domaines. On peut citer cependant Daphné Bavelier (1985 s), professeur de neurosciences cognitives à l'Université de Rochester, et co-directrice du *Rochester Center for Brain Imaging*, venue d'abord faire un doctorat au MIT parce que cette discipline n'existait pas encore en France à l'époque. Ou encore Emmanuel Mignot (1979 s), professeur de médecine du sommeil à Stanford, et faisant des recherches sur les aspects génétiques et pharmacologiques de la narcolepsie et autres troubles du sommeil.

Le groupe des économistes s'est agrandi de manière importante ces dernières années. Pierre-André Chiappori (1974 s), venu d'abord à l'Université de Chicago, est à présent professeur à Columbia, où il travaille sur des questions de théorie des contrats et d'économétrie de l'assurance, ainsi que sur des problèmes d'équilibre général et d'économie mathématique. Isabelle Besnainou (1984 s) est professeur de finance à George Washington University. À Rice University, Hervé Moulin (1968 s), professeur d'économie théorique, travaille sur la théorie des jeux et ses applications aux modèles de partage équitable. Xavier Gabaix (1991 s) enseigne l'économie financière à la *business school* de NYU. Ioana Marinescu (1999 l), maître de conférences à l'école d'administration publique de l'Université de Chicago, y fait des recherches sur l'économie du travail. Pascaline Dupas (1997 l), maître de conférences à UCLA, est spécialisée en économie du développement. Sylvain Chassang (2000 s) maître de conférences à Princeton après un doctorat au MIT, est spécialiste de microéconomie et de théorie des jeux. Enfin, *last but not least*, il faut citer le parcours

## LES NORMALIENS AUX ÉTATS-UNIS EN 2010

brillant d'Esther Duflo (1992 l) : après un doctorat au MIT, elle a été recrutée par le même établissement comme maître de conférences en 1999, et promue au rang de professeur en 2002, à l'âge de 29 ans. Duflo, qui est spécialiste d'économie du développement, a été la première occupante de la chaire internationale « Savoirs contre pauvreté » au Collège de France en 2008-2009.

Chez les anciens élèves de l'École littéraire en poste aux États-Unis, les spécialistes de littérature française et comparée constituent de loin le groupe le plus important. Il faut mentionner néanmoins deux philosophes : Béatrice Longuenesse (1969 l) professeur de philosophie à NYU après plusieurs années à Princeton, travaille sur l'histoire de la philosophie kantienne et postkantienne, ainsi que sur la philosophie du langage et de l'esprit. Elle a mis sur pied un échange régulier entre les départements de philosophie de NYU et de l'École. Souleymane Bachir Diagne (1977 l), après de nombreuses années comme professeur de philosophie à l'Université de Dakar et un premier séjour aux États-Unis comme professeur à Northwestern University, est aujourd'hui en poste à Columbia, à la fois en français et en philosophie. Ses travaux portent sur l'histoire de la logique et des mathématiques, les rapports entre philosophie et Islam, et la littérature africaine. On trouve aussi deux hellénistes : Suzanne Saïd (1958 l), professeur à Columbia, spécialiste du théâtre classique, et Pauline Le Ven (1997 l), maître de conférences à Yale après un doctorat à Princeton, qui travaille sur la poésie lyrique du 4<sup>e</sup> siècle avant notre ère. Bruno Cabanes (1989 l), maître de conférences en histoire à Yale, travaille sur la première guerre mondiale et plus généralement sur l'histoire sociale et culturelle de la guerre au 20<sup>e</sup> siècle. Il faut enfin mentionner un angliciste, Jean-Michel Rabaté (1968 l) professeur à l'Université de Pennsylvanie. Il est spécialiste de Joyce et des rapports entre littérature et psychanalyse.

On trouve des normaliens dans de nombreux départements de français ou de littérature comparée aux États-Unis, et il est impossible de les citer tous. À NYU, Claudie Bernard (1974 l), professeur, travaille sur le roman du 19<sup>e</sup> siècle. Philippe Mathy (1973 l), professeur à l'Université d'Illinois, y dirige le programme de littérature comparée. Deborah Blocker (1990 l), professeur à Berkeley, est spécialiste de l'histoire sociale et politique des pratiques lettrées dans la France du 17<sup>e</sup> siècle. Cécile Alduy (1994 l), maître de conférences à Stanford, travaille sur la poésie de la Renaissance. Virginie Greene (1980 l) a obtenu son premier poste à Harvard (à sa grande surprise, dit-elle) après un doctorat à l'Université d'Illinois, et y dirige à présent le département de langues et littératures romanes. Ses travaux en cours portent sur les rapports entre littérature et logique aux 12<sup>e</sup> et 13<sup>e</sup> siècles. Dominique Jullien (1979 l) est professeur de littérature française et comparée à l'Université de Californie à Santa Barbara. Son dernier livre étudie la réécriture des *Mille et Une Nuits* dans la

littérature française moderne. Laurent Dubreuil (1994 l), professeur de littérature française et comparée à Cornell, travaille sur les rapports entre littérature et philosophie. A Rutgers, François Cornilliat (1976 l), professeur, est spécialiste de poésie de la Renaissance. Il compte une archicube parmi ses collègues : Ana Pairet-Vinas (1989 l), elle aussi professeur, et titulaire d'un doctorat en littérature médiévale de l'Université de Pennsylvanie. C'est sans doute le département de français de Columbia, récemment reconstitué sur un modèle pluridisciplinaire,<sup>1</sup> qui a le plus gros contingent d'archicubes, dont certains sont à cheval sur deux départements : Bachir Diagne (cité plus haut) en français et en philosophie, Emmanuelle Saada (1990 l), en français et en sociologie, Pierre Force (1978 l), en français et en histoire, Sylvie Lefèvre (1981 l), et Vincent Debaene (1993 l). Saada est spécialiste de sociologie historique coloniale et postcoloniale ; Debaene travaille sur les rapports entre littérature et anthropologie au 20<sup>e</sup> siècle ; Force est spécialiste d'histoire intellectuelle des 17<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup> siècles ; les travaux actuels de Lefèvre portent sur le passage de la culture du manuscrit à celle de l'imprimé.

Il faut mentionner enfin quelques cas particuliers. Catherine Cusset (1983 l), aujourd'hui romancière à plein temps après avoir enseigné la littérature française à Yale, habite New York. Un des ses romans, *Le Problème avec Jane*,<sup>2</sup> contient une satire mordante des mœurs universitaires américaines. Bénédicte de Montlaur (1998 l), entrée au quai d'Orsay par le concours du cadre d'Orient, a été d'abord secrétaire d'ambassade à Damas. Elle est aujourd'hui en poste à la mission française auprès des Nations Unies à New York comme premier secrétaire chargée de l'Afrique des Grands Lacs.

### LE HASARD EN DISPOSE

Comment le choix des États-Unis s'est-il fait ? Presque tous mes interlocuteurs répondent : « par hasard ». Aucun ne dit qu'il a d'abord rêvé d'une carrière américaine et ensuite mis en place les moyens de cette ambition. Cécile Alduy, venue à Boston University en 2002, explique qu'elle n'envisageait pas alors une expatriation de longue durée, mais que ses perspectives ont changé quand elle a été recrutée par Stanford en 2004. Pour Hervé Moulin, « ce qui devait être une visite de congé sabbatique s'est transformé en séjour permanent. » Jean-Michel Rabaté offre la réponse suivante : « Je suis venu parce qu'on m'a proposé un poste intéressant dans un bon département, et alors que je ne pensais pas rester au départ, après trois ans à Penn, j'ai découvert qu'il m'était devenu impossible de me réadapter à l'enseignement universitaire français. » Pour Pierre-André Chiappori, l'idée de départ

---

<sup>1</sup> Voir Pierre Force, "Les études françaises à Columbia," *L'Archicube. Revue de l'Association des anciens élèves, élèves et amis de l'École normale supérieure* 5 (2008) pp. 142-148.

<sup>2</sup> Paris, Gallimard, 2001.

était qu'une expérience américaine de deux ou trois ans serait bénéfique pour toute sa famille. Cependant, « il était clair (...) que le séjour serait bref, une parenthèse enrichissante dans une carrière française. » Quant à Virginie Greene, elle résume ainsi son cheminement :

Je fus une normalienne plutôt malheureuse (par ma faute) et mon départ aux États-Unis a été une fuite absolument pas planifiée. Je n'avais aucun intérêt particulier pour les États-Unis, et comme je n'en attendais rien de spécial, j'y ai trouvé une place où je ne me sente pas trop déplacée (ou plutôt, où je ne sois pas la seule à me sentir déplacée).

Un petit nombre de réponses mentionnent l'absence de perspectives immédiates de carrière en France comme le premier motif de l'expatriation. Francis Bonahon explique qu'à sa sortie de l'École il a passé un an à Princeton dans le cadre de l'échange Princeton-ENS, « qui fonctionnait à l'époque comme filet de sauvetage pour les normaliens malchanceux qui n'avaient pu trouver de poste universitaire à leur sortie de l'École ; c'était avant les bourses d'assistant-normalien. » Pour Vincent Debaene, « c'est d'abord par défaut que j'ai été candidat sur un poste aux États-Unis, parce que, sur le « marché » depuis deux ans, je ne trouvais pas de poste en France et parce que je ne pressentais pas d'amélioration possible dans un futur proche. » En revanche, personne ne dit regretter son choix, et rares sont ceux qui prendraient un poste dans l'université française s'il leur était offert aujourd'hui.

### CHOCS CULTURELS

Comment les normaliens vivent-ils l'expatriation ? « L'Europe me manque parfois, » dit Bruno Cabanes. Pour Sylvia Serfaty (1994 s), professeur de mathématiques au *Courant Institute* à NYU, il est « difficile d'abandonner complètement ou Paris ou New York. » Certains sont agacés par le conservatisme culturel des Américains. D'autres (en particulier ceux qui résident en Californie) sont allergiques à la religion de la diététique et du sport. Mais, comme le note Francis Bonahon, « les étés en France sont une occasion de ramener son taux de cholestérol à un niveau suffisamment élevé. » Parmi ceux qui travaillent dans le privé, certains vont très loin dans l'assimilation culturelle. Jean-Paul Kress explique qu'il a travaillé « exclusivement avec des Américains sur le marché américain. » Dans ces cas-là, c'est le retour en France qui constitue un choc culturel :

Retour en France il y a six mois au poste de PDG de Gilead France (300 millions d'euros de CA) avec pour moi le challenge de me réintégrer à la culture française (syndicats etc.) après l'efficacité et le *drive* américains. Pas évident. J'essaie en tous cas de faire bénéficier mes 115 collaborateurs de ce

## LES NORMALIENS AUX ÉTATS-UNIS EN 2010

que j'ai appris aux US en particulier sur l'excellence opérationnelle, les *process*, la *can do attitude*.

Emmanuel Mignot, qui travaille depuis de nombreuses années à l'hôpital universitaire de Stanford, m'écrit (en anglais) : « Bien sûr, j'aime toujours la France, et j'aime y aller une ou deux fois par an pour la culture, les conversations interminables de fin de dîner, la famille et les amis. » Certains choisissent de devenir américains, d'autres gardent, même après vingt ou trente ans, le statut de résident étranger. Renaud Dutreil, arrivé aux États-Unis il y a moins de deux ans après avoir abandonné la vie politique française, m'écrit : « Je considère les États-Unis comme une nouvelle patrie, j'en aime la vitalité, l'ouverture d'esprit, la vie culturelle et sociale. » L'expatriation est souvent moins vécue comme une perte ou un arrachement que comme une perspective nouvelle sur le pays natal : « Tout en vivant aux États-Unis, » écrit Catherine Cusset, « je reste un écrivain français. Être loin de mon pays m'aide, je crois, à écrire, en me libérant de plusieurs manières. »

### UN PAYS DE COCAGNE ?

Les témoignages des archicubes universitaires contiennent tous un éloge appuyé de l'université américaine, unanimement décrite comme mieux organisée, plus efficace, tant sur le plan de l'enseignement que celui de la recherche. Pour Cécile Alduy, les conditions de recherche sont « malheureusement sans aucune comparaison avec celles qui sont proposées en France. » Selon Joël Bellaïche, « l'université et la recherche [américaines] sont infiniment mieux organisées qu'en France, si bien qu'il est beaucoup plus agréable, et facile, d'y travailler. » Même témoignage de la part de Pierre-André Chiappori : « La rencontre avec le système universitaire américain a provoqué un choc auquel nous n'étions pas préparés. Pour être bref, je dirais que nous avons soudain vu comment une grande institution de recherche pouvait être organisée pour remplir son rôle de la façon la plus efficace. » Les conditions matérielles sont jugées excellentes : salaires plus élevés qu'en France, bibliothèques riches avec accès direct aux rayons, efficacité du prêt inter-bibliothèque, accès aux instruments de recherche et revues scientifiques en ligne, congés sabbatiques, budgets généreux pour organiser conférences et colloques, allocations de recherche, etc. D'où l'émergence en France d'un mythe qui ferait de l'université américaine un sorte de pays de cocagne où l'on est grassement payé à ne rien faire, ou presque. Vincent Debaene s'inscrit en faux contre cette idée : « Contrairement à un cliché tenace qui perdure en France, mon salaire n'a rien de mirobolant mais il est décent. » Les universitaires juniors, soumis à la règle impitoyable du *up or out* (titularisation et promotion au rang de professeur au bout de six ou sept ans, ou perte du poste) soulignent la pression à laquelle ils sont soumis, et la nécessité de publier ou périr. Les scientifiques remarquent que les

charges d'enseignement sont parfois plus élevées qu'en France et qu'elles demandent plus de disponibilité vis-à-vis des étudiants. Francis Bonahon ajoute : « Le fils d'instituteurs que je suis aime cependant cet aspect de son métier, et trouve que les universités américaines font un bien meilleur travail pour leurs étudiants. » L'accès aux allocations de recherche demande de se renouveler constamment. Selon Emmanuel Mignot, « vous ne valez que ce que vaut votre dernière publication, et il faut continuer à produire de bons travaux pour être financé. » Le malentendu concernant le niveau des rémunérations vient sans doute du fait que dans la plupart des universités américaines les salaires sont établis de gré à gré entre l'université et la personne recrutée. Les variations sont donc considérables d'une personne à l'autre et d'une discipline à l'autre, en particulier chez les seniors qui peuvent faire monter les enchères lorsque plusieurs universités s'intéressent à eux.

Pour Pierre-André Chiappori, l'avantage de travailler dans une université américaine va bien au-delà du salaire : « On souligne souvent les aspects matériels (mon salaire français avait dès l'abord été multiplié par quatre), mais ils sont presque secondaires par rapport aux extraordinaires possibilités qu'offre le système américain sur le plan professionnel. » Même écho chez Déborah Blocker : « Il y a la satisfaction d'être mieux payé qu'en France (mais cela n'est à vrai dire pas très difficile !) » mais aussi « d'occuper une fonction dans la société qui continue à être perçue comme prestigieuse, alors que chez nous les universitaires sont, il me semble, de plus en plus méprisés. » Citons sur ce point le témoignage de Vincent Debaene, qui insiste sur le respect et la considération dont jouissent les universitaires dans la société américaine :

L'aspect le plus appréciable me semble d'abord d'ordre symbolique : (...) parce qu'aux États-Unis, les professeurs d'université sont tout à fait respectés, beaucoup plus, me semble-t-il, qu'en France. C'est perceptible dans le regard des étudiants qui sont, certes, très exigeants mais aussi très respectueux et considèrent leur présence à l'université comme une chance et une opportunité (à l'opposé de ce qu'on observe en France où l'université est si mal dotée qu'il est difficile de ne pas céder à l'inertie générale). Le regard du public et des médias envers l'université me semble également moins critique et moins suspicieux ; le chercheur ici n'est pas soupçonné de gaspiller l'argent public ou les fonds communs à étudier des sujets qui n'intéressent personne, même s'il travaille sur des romans français du 17<sup>e</sup> siècle. Contrairement au préjugé qui veut que les Américains soient moins attachés à la « haute culture » que les Français, les États-Unis me semblent très respectueux de leurs intellectuels, de leurs universitaires et de leurs chercheurs.

Au bout du compte, c'est l'épanouissement intellectuel et professionnel qui est cité comme la raison la plus importante de rester aux États-Unis. Béatrice Longuenesse,

recrutée par Princeton en 1993, y a été « éblouie par les conditions de travail et la qualité des discussions philosophiques. » Laurent Dubreuil résume ainsi son jugement : « Je jouis aux États-Unis, et à Cornell en particulier, de conditions de travail en rapport avec le sens de mon engagement dans les études littéraires lorsque j'avais 18 ans: la sortie du contingentement des disciplines, l'enthousiasme, la curiosité et l'énergie, la proximité de relations entre étudiants et professeurs. »

### MULTICULTURALISME, FÉMINISME, ET DÉVELOPPEMENT PROFESSIONNEL

Mes interlocuteurs portent tous un jugement favorable sur le multiculturalisme et le féminisme américains. Souvent critiqués en France et mis sous la rubrique du « communautarisme » et du « politiquement correct, » le multiculturalisme et le féminisme sont perçus ici comme étant liés à de meilleures possibilités de développement professionnel. Françoise Tourniaire écrit : « Je pense que je n'aurais pas pu avoir les opportunités de carrière que j'ai eues ici étant une femme en France, du moins à l'époque. » Déborah Blocker souligne que les universités publiques de Californie offrent aux étudiants une meilleure égalité des chances que les universités françaises :

A vrai dire, je suis très contente d'avoir la chance d'enseigner dans l'une des meilleures facultés publiques des États-Unis, d'abord et avant tout parce que la méritocratie y est réelle et tous les jours effective, pour les enseignants comme pour les étudiants. Or je n'avais pas l'impression que c'était encore le cas en France quand j'en suis partie, en 2003.

Laurent Alt a apprécié l'aspect multiculturel de l'équipe d'informaticiens qu'il dirigeait à Boston : « cinq Chinois, un Indien, deux Russes et un Américain d'origine roumaine. » Généralement, les témoignages insistent sur le fait que l'innovation est appréciée et encouragée, tant à l'université que dans le secteur privé. Pour Laurent Alt, « les raisons initiales de mon choix étaient la capacité d'innovation qu'on ne retrouve pas en France, la souplesse d'organisation, et l'aspect multiculturel. » Même écho chez Cécile Alduy : « ce que j'apprécie particulièrement est d'être constamment encouragée à proposer des initiatives, qui vont de cours nouveaux et éventuellement hors de mon domaine de spécialisation, à des événements culturels d'ampleur conséquente. » Laurent Dubreuil souligne les possibilités de promotion rapide si on fait ses preuves : « Ma carrière express aux États-Unis (le *cursus honorum* effectué en trois ans et demi) est à l'exact opposé de l'enlisement progressif qui me menaçait en France. » Pour Renaud Dutreil, « plus que jamais le modèle américain est celui de toutes les chances. » Emmanuel Mignot résume ainsi la situation en médecine et en biologie :

## LES NORMALIENS AUX ÉTATS-UNIS EN 2010

On donne des responsabilités aux jeunes, et le financement se fait au niveau individuel, ce qui fait que si l'université ne vous traite pas bien, vous pouvez partir avec votre financement. Cela donne une bien plus grande flexibilité, et réduit les risques de détournement des fonds dus aux luttes d'influence politico-administratives. De plus, aux États-Unis, les gens sont généralement accessibles, même s'ils ont le prix Nobel. J'aime la diversité ethnique et culturelle que nous avons ici, même si ce n'est évidemment pas la même chose dans le Midwest.

### CRITIQUE DU SYSTÈME UNIVERSITAIRE FRANÇAIS

L'éloge de l'université américaine se double d'un constat sévère sur l'université française. Bruno Cabanes compare ainsi les pratiques de recrutement de Yale à celles qu'il a connues en France :

Je regarde avec beaucoup d'inquiétude l'évolution de l'enseignement supérieur en France, le manque de moyens et surtout une tendance désastreuse au localisme, qui est à l'exact opposé de la politique de recrutement et de recherche menée ici. Il est tout à fait passionnant de voir comment se définissent les priorités des recrutements ici, menés au moins sur six mois et au terme d'une procédure extrêmement rigoureuse.

Hervé Moulin oppose à la vie universitaire française le « confort de la vie universitaire aux États-Unis, peu troublée par l'agitation administrative de chaque nouveau ministre de l'Éducation nationale, et autres contraintes matérielles et psychologiques qui rendent notre travail en France excessivement stressant. » Jean-Michel Rabaté, qui était professeur à l'Université de Dijon avant de venir à l'Université de Pennsylvanie, offre le témoignage suivant :

Amphis pléthoriques, aucune liberté dans le choix des cours à donner, rareté des bons étudiants littéraires (j'étais en anglais dans une fac de province, il faut le dire), bibliothèques indigentes, absence de moyens techniques, surcharge de mauvaises thèses imposées, recherche concentrée dans quelques laboratoires à Paris, etc. Je suis donc revenu pour de bon. Je suis tout à fait satisfait de ce choix. « Rien, rien de rien, je ne regrette rien »—tel serait le refrain.

Joël Bellaïche, après avoir parlé de la qualité de la recherche, qu'il trouve en général meilleure aux États-Unis, ajoute que son domaine, les mathématiques, constitue une exception. Cela est cependant un symptôme, selon lui, d'une mauvaise organisation de l'enseignement secondaire et supérieur français, qui accorde aux mathématiques une place disproportionnée, au détriment de la culture générale que donnent les humanités :

## LES NORMALIENS AUX ÉTATS-UNIS EN 2010

Mon domaine (les mathématiques) constitue une exception sous ce rapport. La France y reste excellente, peut-être encore meilleure que les États-Unis si on rapporte les résultats à la population. Je crois cependant que ce succès s'explique en grande partie par une survalorisation des mathématiques dans l'enseignement (secondaire et supérieur) qui pousse une proportion bien plus importante qu'ailleurs des jeunes élèves doués vers les mathématiques (des jeunes qui aux États-Unis se répartiraient plus équitablement entre les mathématiques, les autres sciences, la médecine, la finance, le droit, le journalisme, et surtout, qui pourraient choisir leur orientation bien plus tard, après avoir goûté à bien plus de choses durant leur quatre années généralistes de « collège » de 18 à 22 ans).

Pour Bellaïche, l'éducation généraliste et humaniste des collèges d'arts libéraux américains est préférable à la spécialisation précoce et à la sélection par les mathématiques qui caractérise le système éducatif français :

Pour résumer : en France, trop de jeunes font trop de mathématiques trop tôt, et s'il n'est pas étonnant qu'un très bon niveau des mathématiques françaises en résulte, cela a un coût important : humain (car beaucoup de gens sont orientés vers les mathématiques ou les sciences dures sans en avoir la véritable vocation, et sont malheureux ; et aussi car ces jeunes gens brillants ne bénéficient pas de l'éducation humaniste qu'ils auraient eue dans un bon « collège » américain) ; et social (une répartition loin d'être optimale des talents).

La critique que font les archicubes installés aux États-Unis n'épargne pas l'École normale supérieure elle-même. Selon Vincent Debaene, les difficultés que les jeunes archicubes ont actuellement à trouver un poste à l'université sont symptomatiques d'un mal plus profond, qui est l'inadaptation de l'École à la réalité universitaire française et internationale :

Bien sûr, l'École ne peut pas être tenue responsable des conditions démographiques ou économiques qui déterminent l'état du marché de l'emploi universitaire, mais quand je repense aux années que j'y ai passées, elle me paraît totalement coupée des réalités du monde universitaire, d'abord français, et aussi international, aveuglée également par un prestige ancien, que lui renvoient sans cesse en miroir les professeurs des classes préparatoires, mais qui n'a guère de signification dans ce monde universitaire international auquel elle doit pourtant préparer les élèves.

Il faut souligner que ces critiques sont faites sans animosité, et souvent avec le désir d'aider, si possible, à une réforme du système universitaire français. En lisant les témoignages, j'ai été surpris par l'absence quasi-totale de critique de l'université

## LES NORMALIENS AUX ÉTATS-UNIS EN 2010

américaine, qui n'est pourtant pas sans défauts, mais ces défauts semblent sans doute secondaires à ceux qui ont fait l'expérience des deux systèmes. Comme le dit Pierre-André Chiappori, qui résume bien l'état d'esprit général : « Si les États-Unis attirent certains des meilleurs chercheurs français, il est aussi vrai que de nombreux chercheurs français deviennent meilleurs parce qu'ils sont aux États-Unis. Mon seul regret, en la matière, est de ne pas être venu plus tôt. »